

Nicolas II et Louis XIV

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **39 (1901)**

Heft 40

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-198959>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Nicolas II et Louis XIV.

Lorsqu'il navigue sur son yacht, le tsar Nicolas II convie assez souvent les officiers à la table impériale. Durant le dernier voyage, la mer était houleuse et certains d'entr'eux s'en trouvaient incommodés. Ils fussent volontiers demeurés dans leurs cabines, mais l'invitation du maître est un ordre auquel on ne saurait se dérober. Ils se raidirent contre le cruel malaise qu'ils redoutaient et dont ils ressentaient déjà les effets. L'empereur ne fut pas sans remarquer leur pâleur et leur intime angoisse.

— Messieurs, dit-il, si l'un de vous est appelé sur le pont pour quelque affaire, je ne considérerai point son départ comme un manque de respect.

Nul ne bougea, chacun se piquant d'honneur et voulant être héroïque. Alors le tsar, et bien qu'il subit impunément le roulis et le tangage, feignit lui-même d'être indisposé ; il abrégua le dîner afin de délivrer ses convives.

Louis XIV ne l'imitait pas, lorsqu'il condamnait les dames de sa suite à rester en carrosse une journée entière sans céder aux besoins de la nature, tandis que — c'est un détail que Saint-Simon n'a pas négligé de noter dans ses Mémoires — il y satisfaisait en personne « copieusement ».

Le français german.

Les Allemands ont pris à la langue française une quantité de mots dont ils ont dénaturé le sens. C'est ainsi qu'ils appellent le restaurant *Restauration* et que pour donner à entendre qu'on y sert à dîner à n'importe quel moment, ils disent « *Restauration à toute heure*. » C'est leur affaire, direz-vous. D'accord ; mais ce qui est moins compréhensible, c'est de voir les établissements de chez nous les imiter et faire peindre sur leurs enseignes *Café-Restauration* et *Restauration à toute heure*. Pourquoi donc ne pas continuer à dire *restaurant*, *café-restaurant* et *repas à toute heure* ?

Depuis quelque temps, à la devanture d'une grande brasserie de Lausanne, un écriteau porte en grosses lettres le fameux *Restauration à toute heure* et, au-dessous ces mots : *Délicatesses de brasserie*. Pour qui n'est pas quelque peu versé dans la langue de Schiller, il n'y a pas moyen de comprendre ce que cela veut dire.

Délicatessen, encore un mot déformé par les bons Allemands, signifie chez eux : sucreries, bonbons. Le magasin de *Délicatessen* est une confiserie. Par extension, ils appliquent le même terme à tous les mets considérés par eux comme plus délicats que d'autres ; et voilà pourquoi les petites saucisses, les harengs, le caviar qu'on sert avec la bière s'appellent des *Délicatesses de brasseries*. Au lieu de ce charabia, on pourrait dire « comestibles fins », mais comme ce serait plus français, il n'y a pas de risque qu'on le dise.

A chacun le sien. — Rectification et adjonctions à notre article de samedi sur l'*Orchestre de la Ville et de Beau-Rivage*.

Le premier président du comité des « Concerts populaires » était M. Charles Pfleger et non M. De Crousaz.

A la liste des présidents de la *Société de l'Orchestre*, il faut ajouter M. de Meuron, conseiller national, qui a succédé à M. De Crousaz.

Enfin, la subvention annuelle de la Ville, de 2000 francs, au début, fut graduellement élevée jusqu'à 5000 francs. Cette subvention sera très probablement continuée à la nouvelle société.

La première garde de Roustan.

Les Mameluks ont fait leur soumission. Cette cavalerie fameuse, réputée invincible,

comme l'infanterie du grand Frédéric, a eu son Valmy ! Sa renommée a fondu au soleil des Pyramides, et sous le regard de flamme de celui que les Arabes appellent, avec une respectueuse terreur : *Sultan Kébir, Sultan du feu*.

Bonaparte est entré au Caire en triomphateur, par la *porte des Victoires, Bab el Nasr*. Le scheik El Bekri, descendant vénéré du Prophète, lui a offert un superbe coursier, magnifiquement harnaché, avec le jeune esclave qui le tient par la bride.

Malgré le côté oriental de sa nature et de ses goûts, Napoléon prisait plus les hommes que les chevaux. Son regard d'aigle, passant rapidement sur le pur-sang, se fixa sur l'enfant du désert. C'était, lui aussi, un beau spécimen de la race, au teint bronzé, aux dents blanches, aux yeux brillants comme deux diamants noirs. Sa main nerveuse jouait avec un poignard richement damasquiné, passé dans sa ceinture, et il demeurait impassible devant le brillant état-major entourant le général en chef.

— Ton nom ! interrogea ce dernier d'un ton bref.

— Roustan.

— Où est ton père ?

— Près d'Allah.

— Comment est-il mort ?

— En brave.

— Bien ! approuva Bonaparte, satisfait de ce laco-nisme. Le scheik l'a donné à moi. Comment trouves-tu ton nouveau maître ?

— Petit, répondit le jeune garçon, mesurant, avec une nuance de dédain, la mine chétive du vainqueur des Pyramides.

Cette opinion, plus sincère que flatteuse, qui était celle de la plupart des Orientaux, fit rire bruyamment les généraux Kléber et Dumas, deux colosses, l'un blond, l'autre... nègre.

Bonaparte eut un pâle sourire :

— Tu préférerais un maître comme ceux-là ? Reste à savoir s'ils voudraient de toi...

— Ma foi non, protesta le géant alsacien en secouant sa crinière fauve : ce moricaud ne me dit rien qui vaille, et je ne confierais à son poignard ni ma vie, ni ma bourse.

— Moi, déclara insoucieusement celui que les Autrichiens avaient surnommé *Schwartz-Teufel*, le diable noir, je n'ai guère peur de ce joujou-là, mais je crains fort les coliques, et ce drôle serait capable de m'empoisonner.

— C'est le fils d'un soldat et non d'un assassin, observa froidement le général en chef. D'ailleurs ce qui est écrit est écrit ! comme disent les croyants, et il est écrit que tu resteras à mon service, Roustan.

L'enfant avait écouté ce débat sans que tressaillît un muscle de son visage de bronze ; mais, à cette décision, un éclair fugitif brilla dans sa prunelle, et il répéta gravement :

— C'était écrit !

En quittant la tente paternelle, où jamais plus son père ne devait revenir, Roustan était résolu à tuer Bonaparte.

Avidé de vengeance, fanatisé par les prédications enflammées qui devaient, plus tard, armer contre Kléber le bras de Soliman, il s'était juré d'être le libérateur de l'Orient, écrasé sous le poids de celui qu'il se représentait comme une sorte de *Malek Rek* (*Richard Cœur-de-lion*), avec lequel les mères sarrasines effrayaient jadis leurs marmots.

Faisant le sacrifice de sa vie avec la stoïque résignation du fataliste, il n'avait qu'une idée, qu'un but, arriver jusqu'au général en chef et le frapper au cœur, fût-il entouré de gardes aussi nombreux que les sables du Sahara, fût-il doué d'une force aussi redoutable que le *Lion du Désert*, dont il portait le nom !

... A cette heure, l'unique garde, c'était lui !

Il était seul en face de ce Corse chétif et blême, dont la taille dépassait à peine la sienne... et dont les pas ébranlaient le monde.

Vraiment, la tâche était trop facile... l'adversaire ne lui semblait pas digne de lui, et il éprouvait la déconvenue du chasseur poursuivant un sanglier féroce et se trouvant en présence d'un inoffensif lapereau.

Quoi ! c'était là le vainqueur des Pyramides ! Le *Sultan Kébir* dont l'image menaçante et grandiose hantait les rêves des chameliers !

Roulé dans son burnous, couché en travers de la porte, l'enfant du désert regardait l'Homme du destin.

Bonaparte dormait, se fiant à lui... et à son étoile. Et cette confiance paralysait le bras du précoce meurtrier.

Pourtant, il avait juré !...

Rougeant de sa faiblesse, secouant violemment la torpéur qui engourdissait sa volonté, il se leva sans bruit, et lentement, l'œil fixé sur le dormeur, s'approcha de ce lit de camp qui, après avoir reposé les membres fatigués de Napoléon, des rives de l'Arno à celles du Nil, des montagnes de l'Ibérie aux neiges de la Bérésina, devait, misérable fin des choses d'ici-bas, échouer au Musée Grévin.

Bonaparte dormait toujours.

Retenant son souffle, Roustan, le poignard à la main, se pencha sur cette tête de César romain dont le sommeil semblait celui d'un dieu...

Soudain, il s'arrêta, épouvanté...

Les paupières s'étaient soulevées : Bonaparte le regardait !

Il regardait de ce regard dominateur du belluaire devant le fauve, de ce regard qui devait faire trembler les rois, reculer la mort...

Et Roustan recula...

Vainement il essayait de vaincre cette terreur folle, irraisonnée, chimérique qui le faisait trembler, lui, robuste et armé, devant un homme faible et sans arme...

C'était irrésistible !

Son œil ébloui se baissa malgré lui, son bras retomba inerte à son côté ; le fer qu'il serrait convulsivement entre ses doigts crispés, lui entailla la chair sans qu'il s'en aperçût et quelques gouttes de sang tachèrent le drap.

— Tu t'es blessé ? dit froidement Bonaparte.

De son propre mouchoir, il enveloppa la main de l'enfant, immobile et muet ; puis, le congédiant d'un signe :

— Va dormir et ne fais plus de mauvais rêves.

Et, se retournant contre la muraille, il reprit son somme interrompu.

Obéissant comme un automate, Roustan avait regagné sa couche ; mais, en dépit de l'ordre du maître, il n'avait pu y retrouver le sommeil.

De terribles visions passaient dans son cerveau troublé, hanté de funèbres images, et, malgré son stoïcisme, il se demandait anxieusement quel cruel supplice allait lui être infligé.

Serait-il empalé ? fusillé ? décapité ?

Le dernier lui semblait le plus redoutable. Comment l'ange Azraël pourrait-il l'emporter au paradis de Mahomet, par cette fameuse mèche de cheveux, consacrée à cet effet chez tous les bons musulmans ?

L'idée de fléchir Bonaparte ne lui venait pas plus que celle de se sauver.

Le Corse chétif avait pris à ses yeux des proportions surhumaines, et il ne songeait même pas à se débattre sous cette main puissante, comme le passereau aux serres du vautour.

Et résigné, il répétait mentalement :

— C'était écrit !

Au point du jour, Kléber et Dumas, agités d'un vague pressentiment, se rencontrèrent chez le général en chef.

— Excusez-nous, général, nous étions inquiets de votre téméraire confiance en ce jeune drôle...

— Merci, messieurs, mais le poignard qui doit me tuer n'est pas encore forgé... et celui du pauvre Roustan n'a fait de mal qu'à lui. Il le serrait de si bon cœur pour défendre ma porte, qu'en dormant il s'est coupé les doigts.

Roustan, accroupi silencieusement dans un coin, ne sourcilla pas à cette magnanime explication, mais quand il se retrouva seul avec son maître, il se courba devant lui à la manière orientale et dit simplement :

— Sultan Kébir, tu es grand !

Et cet éloge, arraché à l'enfant du désert, flatta peut-être plus le vainqueur des Pyramides que la parole de Kléber :

— Général, vous êtes grand comme le monde !

Roustan ne quitta plus Bonaparte général, consul, empereur. A la Malmaison, aux Tuileries comme dans les camps, toujours le fidèle Mameluck couchait comme un chien en travers de sa porte.

Mais il ne fit plus de mauvais rêves !

Des trois généraux qu'il eût pu avoir pour maître : Kléber, qui se défiait de son poignard, devait tomber sous celui d'un autre fanatique ; et Dumas, qui redoutait le poison, devait succomber aux sui-